

Les fantômes ne meurent pas *Norte, la fin de l'histoire de Lav Diaz*

Marie-Claude Loïselle

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loïselle, M.-C. (2013). Les fantômes ne meurent pas / *Norte, la fin de l'histoire de Lav Diaz*. *24 images*, (164), 9–9.

Les fantômes ne meurent pas

par Marie-Claude Loiselle

La présentation de *Norte, la fin de l'histoire* au Festival du nouveau cinéma cet automne est la première occasion pour nous, Montréalais, de découvrir un film de Lav Diaz, une des voix les plus fortes du cinéma contemporain des Philippines et de l'Asie du Sud-Est avec Raya Martin, Mendoza, Apichatpong Weerasethakul. Si la durée radicalement hors norme de ses réalisations (les huit films qu'il a tournés depuis 2001 totalisent 60 heures, *Evolution of a Filipino Family* faisant à lui seul 11 h) a presque fait de lui une figure légendaire, c'est également cette indépendance totale face aux impératifs commerciaux qui contraint l'œuvre de Lav Diaz à demeurer pratiquement invisible (même en DVD). Raison de plus pour ne pas rater la projection de son plus récent film qui, avec ses 4 h 10, apparaît comme le court métrage du cinéaste!

Comment rendre compte de cette grâce qui nimbe *Norte...* sans jamais atténuer la sourde et omniprésente révolte dont il brûle? Comment parler de la complexité des mutations secrètes qui, de séquence en séquence, s'opèrent tout aussi subtilement que les mouvements de caméra? Le film s'ouvre sur une discussion où sera exposé le dégoût nihiliste de Fabian, étudiant en droit à la dérive; dégoût de la société philippine et de lui-même, qui le conduira au meurtre de l'usurière dont il laissera Joaquim, homme de condition modeste, être accusé. Jusqu'à l'ultime combat de Fabian contre les spectres effroyables qui le hantent, nous assisterons à une véritable tragédie dostoïevskienne (les analogies avec *Crime et châtiment* sont évidentes) sans que le drame qui s'y joue n'ait besoin de s'encombrer de rebondissements. Rarement l'extrême raffinement d'une mise en scène nous aura à ce point permis de nous approcher de la vie. Tout en souplesse et d'une ampleur pourtant jamais orgueilleuse, elle engendre un rapport au temps évanescant, qui accentue la sensation que l'on a de simplement être là – d'où une certaine parenté avec le cinéma d'A. Weerasethakul. Dix minutes dans la pénombre avec la femme de Joaquim et son aide qui échangent, indolentes, quelques paroles après une journée de travail harassante, deviennent un moment suspendu totalement chargé de leur présence, dont notre regard ne se laissera jamais détourner, constamment attiré par une sorte de tension contenue.

Et si tout apparaît vrai, si tout semble toucher une vérité des plus profondes, c'est aussi que les lieux que filme Lav Diaz – les bars, les chambres, la prison, la nature, les paysages d'une beauté inquiétante – sont moins à l'extérieur des personnages qu'en eux. Quelque chose d'éminemment sensoriel et en même temps de pratiquement indéchiffrable, une force obscure de l'ordre de l'expérience intime, traverse le film, englobant à la fois personnages et spectateurs. Tout est pourtant filmé à distance, mais ce retrait, en ouvrant l'espace qui



enveloppe les personnages vers ces étendues où rôdent les fantômes de l'Histoire, au contraire de nous éloigner de ceux-ci, permet de mieux discerner la part de ténèbres qu'ils portent en eux.

L'acuité avec laquelle Lav Diaz rend compte du climat délétère qui règne dans son pays (mais ne parle-t-il que de son pays?) est d'une violence sourde. Le fascisme n'est pas mort, et il n'y a qu'à voir comment la dynastie Marcos et tous ceux qui ont pillé le bien commun en toute impunité pendant les années de dictature sont aujourd'hui de retour au pouvoir pour comprendre que ce n'est pas un hasard si l'usurière sans scrupules ressemble à s'y méprendre à Imelda Marcos. C'est tout cela qui plane sur *Norte...*, qui pèse sur les

âmes et ouvre un gouffre au cœur de chacun des personnages. Fabian transcendera toute limite morale en tuant l'usurière et sa fille, comme si par ce geste il pouvait exorciser une part du mal qui ronge son pays, mais sa détresse n'en sera que plus vive, car c'est aussi en lui que réside ce mal. Il aura beau avoir rompu avec sa famille, qui exploite une riche propriété terrienne dans le nord (ce nord du titre, là où est né et perdue

le fascisme philippin), il ira jusqu'à « tuer » ses origines, par le viol de sa sœur et la mise à mort sauvage du chien de la famille, pour se libérer de ce qui l'opresse jusqu'au supplice.

La liberté que Fabian croyait conserver en laissant quelqu'un d'autre être condamné pour les meurtres qu'il a commis deviendra pour lui la plus terrible des prisons, alors que celle où se trouve injustement enfermé Joaquim ne parviendra pas à étouffer ce que cet homme d'une droiture antique porte en lui de liberté. La pensée de Joaquim voyage, s'évade vers des étendues sans limite et vers la femme qu'il aime dans des moments de pure poésie visuelle où la caméra circule dans l'espace et flotte littéralement en apesanteur. On peut contraindre les hommes, emprisonner les corps mais pas une pensée qui s'y refuse, pas les rêves qui l'habitent. Cette liberté-là, chaque plan de *Norte...* en est la plus éclatante expression. ■

Quelque chose d'éminemment sensoriel et en même temps de pratiquement indéchiffrable, une force obscure de l'ordre de l'expérience intime, traverse le film, englobant à la fois personnages et spectateurs.